



Edito Sommaire

Un numéro, des changements : après un #0 «bien mais pas top» et quelques erreurs de jeunesse, Collateral revient, et change quelque peu : d'abord par la formule de diffusion : vous aurez le droit à un numéro toutes les deux semaines, et vous ne le recevrez plus directement dans vos boîtes mails, le magazine n'étant pas vraiment «hotmail-friendly», comprenez par là, trop lourd. Trêves de considérations techniques : Collateral revient donc, et on vous a sorti le grand jeu : d'abord, un lifting du site qui est en cours, il est maintenant plus joli, plus pratique, et ce n'est pas encore fini. Ensuite, l'intérieur de ce numéro, jugez plutôt : Led Zeppelin pour la rubrique «Culte», un gigantesque dossier sur Alexis HK, avec dans l'ordre, une interview du monsieur quelques jours après son passage à la Cigale et la chronique de ce passage, ainsi que la critique de son dernier CD, l'Homme

du Moment, et enfin, on vous fait découvrir l'électro-kitsch-pop (si, si, ça existe) des Belges de Vive la Fête. Mais que demande le peuple?

N'hésitez surtout pas à passer voir le site (<http://collateral.ezine.free.fr>) qui encore une fois, regorge de bonus, avec des photos/vidéos du concert d'Alexis HK, les liens vers les sites des artistes. Pour finir ce court édito, un mot d'ordre : inscrivez-vous à la newsletter et faites tourner le magazine !

Culte :

Led Zeppelin p. 2

Dossier :

Alexis HK p. 4 et s.

Interview p. 4

Sur scène p. 8

Sur rondelle p. 9

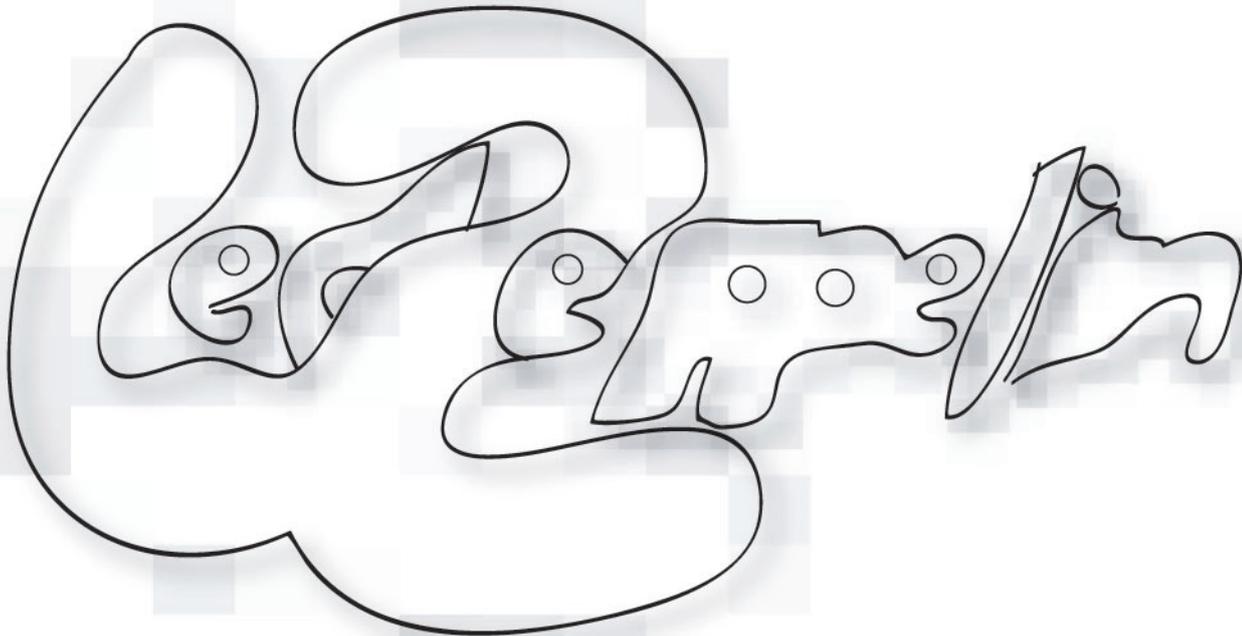
Sur rondelle :

Vive la Fête p.10

Le mot de la fin :

p.11

Sly



Led Zeppelin, quatuor flamboyant des années 70, mélangeant folk, country, blues, reggae, sonorités arabes ou indiennes avec talent, est devenu LE groupe ultime de hard rock en une dizaine d'années. Archétype du groupe de rock lourd certes, mais sans jamais tomber dans des clichés musicaux.

L'histoire commence en 68, Jimmy Page après avoir quitté les Yardbirds (groupe qui aura compté comme guitaristes successifs Eric Clapton, Jeff Beck et Page) a en tête de former le super groupe du moment :

« Là !!! Jimmy Page, le plus grand pilleur de musique noire du monde !!! »

Homer Simpson.

Robert Plant, le chanteur de blues en vogue (bien que choisi par défaut), et lui-même, considéré comme l'un des trois plus grands guitaristes anglais (avec les deux autres compères des Yardbirds).

Afin d'assurer la section rythmique de plomb qu'il désire, John Paul Jones, bassiste et multi-instrumentaliste, ainsi que John Bonham, spécialiste dans le massacre de ses fûts et dans la destruction des murs de chambres d'hôtel, rejoignent le navire.

Avec à la composition et la production Jimmy Page (c'est son groupe quoi).

Et comme manager Peter Grant, au moins aussi

important dans la carrière de Led Zep que Epstein dans celle des Beatles. Avec un merchandising de masse, des interviews au compte goutte pour laisser planer un certain mystère sur le groupe Baptisés Led Zeppelin par John Baldwin et Keith Moon des Who qui leur prédisaient de se crasher aussi vite que les zeppelins allemands, et « led » pour lead, plomb en british, en référence à leur rythmique.

Premier album sorti le 12/01/69, où reprises de Willie Dixon (« I Can't Quit You baby », « You Shook Me ») et de Joan Baez (« Babe I'm Gonna Leave You ») se mélangent à du Led Zep pur jus, et classé numéro 10 aux USA.

Dès 69, Led Zep fait la nique aux Beatles et Rolling Stones en vendant plus de disques qu'eux S'en suit la même année LZ II, la consécration avec les classiques « Whole Lotta Love », « Heartbreaker », « Moby Dick » et son solo de batterie) numéro 1 aux USA, comme tous ses albums suivants.

Le suivant d'ailleurs arrive rapidement (Led Zeppelin III) avec la même réussite et une tournée américaine qualifiée de tuerie totale.

Le quatrième débarque fin 71 (Led Zeppelin IV, comme c'est original), et contient entre autres

« Stairway To Heaven », inspiré d'un film de Michael Powell, le morceau le plus diffusé sur les FM américaines à ce jour.

Suivront Houses of the Holy, Physical Graffiti (rencontre musicale entre Orient et Occident), Presence, et In Through the Out Door (le plus décevant).

Il aura fallu que des anglais (blancs) jouent du blues pour que le « bon peuple » américain découvre sa propre musique.

La mort prématurée de Bonzo (abus d'alcool) en 80 entraînera la dissolution du groupe même si celui-ci se reformera à de nombreuses occasions, dont notamment le Live Aid avec Phil Collins à la batterie et l'album Unleaded.

Enfin en chiffre, la bande à Page aura vendus 200 millions d'albums de 69 à 81, et depuis environ 1 millions par ans. Soit juste en dessous des Stones,

des Beatles et d'Elvis.

Pour découvrir leur musique rien de mieux que leur premier album. Les amateurs de live pourront ce jeter sur celui des « BBC Sessions » (difficilement trouvable en France malheureusement). Et pour ceux qui préfèrent les images il reste évidemment l'excellent DVD éponyme très complet.

Led Zeppelin fait parti de la pléthore de groupes anglais influencés par le blues ayant conquis les USA. Un des paradoxes de ce siècle, il aura fallu que des anglais (blancs) jouent du blues pour que le « bon peuple » américain découvre sa propre musique.

Led Zep, souvent imité mais jamais égalé.

Adrien

Discographie

How the west was won (2003)
BBC Sessions (1997)
Coda (1982)
In Through The Out Door (1979)
The Song Remains The Same (1976)
Presence (1976)
Physical Graffiti (1975)
Houses of the Holy (1973)
Led Zeppelin IV (1971)
Led Zeppelin III (1970)
Led Zeppelin II (1969)
Led Zeppelin (1969)

Plus d'infos sur Led Zeppelin :

<http://www.ledzeppelin.com>
(site officiel)

<http://www.led-zeppelin.com>
(fan site archi-complet)

COLLATERAL

vous recommande :

Led Zeppelin III
Led Zeppelin IV

BBC Sessions
How the west was won

Led Zeppelin (DVD)



Interview

Alexis HK

Rencontre avec l'Homme du Moment

Indéniable valeur montante dans la galaxie des trentenaires à textes (étiquette qu'il n'aime pas, d'ailleurs), nous avons pu rencontrer le sieur Alexis HK quelques jours après son concert de la Cigale, chez lui à Belleville (étonnant, non?). Interview légèrement à l'arrache de l'Homme du Moment, lui même un peu à l'arrache, barbe de trois jours et tête « je sors de ma sieste » à l'appui.

Qu'est ce qui t'a poussé à retourner en studio après « Belle Ville » ? Les compos à enregistrer ?

Après « Belle Ville », bon, on avait des tas de chansons qui traînaient, qu'il fallait enregistrer avant qu'elles ne rassissent, parce qu'au bout d'un moment, une chanson, il faut la graver et passer à autre

“La dernière fois que je me plie à une stratégie quelconque pour faire de la musique”.

chose. Il y en avait toute une série, pas forcément assez pour faire un album, donc il y a eu aussi une période d'écriture. Au-delà de ça, c'est un peu triste à dire, mais après « Belle Ville », comme il n'avait pas trop mal marché, mais que c'était pas un carton planétaire, je voulais continuer à tourner, donc fallait pas trop traîner pour sortir un autre album, pour plein de raisons. On s'est mis au boulot assez rapidement après la fin de la première tournée. Ça s'est fait un peu dans la souffrance et dans le manque de temps. Mais c'est la première et la dernière fois que ça se passe comme ça, la dernière fois que je me plie à une stratégie quelconque pour faire de la musique. Là, je préfère être franc, direct, il y avait un enjeu stratégique pour continuer à bosser. Aujourd'hui, les choses vont assez vite, tout s'imbrique. Faire une tournée, ça veut dire avoir un album, avoir une actualité, donc l'Homme du moment, fallait

l'enchaîner tout de suite derrière, déjà parce qu'il y avait des chansons à enregistrer, mais aussi parce qu'il faut continuer à travailler.

« Belle Ville » c'était la révélation et il fallait confirmer avec quelque chose ?

Il fallait rester dans la place, tout simplement. Pas en sortir trop longtemps, à moins de devenir une superstar du jour au lendemain. Et encore, être une superstar, c'est dangereux aussi, on peut retomber rapidement. Si tu vends 600 000 albums pour le premier, on va te coller la pression pour le deuxième, et que tu fais 200 000, ce qui est déjà un bon score, c'est un bide ! Là, c'est pas ce qui s'est passé. « Belle Ville », on a du en vendre 25 000, ce qui est un bel exploit pour un CD indépendant, et il fallait enchaîner derrière.

Surtout que c'est un secteur concurrentiel, la chanson française trentenaire à textes.

La chanson de trentenaires, moi de toute façon, ça me casse les couilles, cette vague là commence à me fatiguer. Mais au-delà de ça, c'est vrai qu'il y a une concurrence.

C'est difficile de ne pas être catalogué aussi.

Oui, et surtout, ça ne t'appartient pas d'être catalogué, toi tu fais ton truc, et après, en fonction de ce qu'il y a sur le marché, on va te mettre dans telle ou telle case, c'est sûr qu'on allait pas me mettre à côté de Jimi Hendrix, il faut rester dans une certaine logique. De là à dire que j'affirme haut et fort faire partie de cette génération de trentenaires-bobos qui racontent ce qu'il y a dans leurs appartements, je ne suis pas

sûr. Mais oui, il fallait enchaîner rapidement, pas rester absent trop longtemps, pas s'endormir sur ses lauriers. C'est pas parce qu'on a réussi à se faire un peu découvrir sur un premier album qu'on peut se dire qu'on a quatre ans devant soi et que les gens ne vont pas nous oublier, surtout sur un premier album. Je pense qu'entre le premier et le deuxième on n'a pas le temps et c'est un virage assez difficile, et je pense que je m'en suis pas trop mal sorti, mais c'était quand même une bretelle parfois assez serrée.

Tu as eu le temps de faire mûrir ton style entre temps ? Tu annonçais (dans une autre interview) un album plus rock et plus varié, tu penses que tu as eu le temps de faire ce que tu voulais ?

Je pense qu'un peu plus de temps n'aurait pas été du luxe. Après, je pense qu'il ne ressemble pas à Belleville, et ça déjà c'est bien. J'avais pas envie de resservir la même soupe, c'est sûr.

Je voulais pas faire la même ambiance, pas le même délire, j'étais pas de la même humeur, et la seule chose à laquelle je sois arrivé dans ce disque, c'est être en conformité avec mon humeur. Peut être un peu moins ludique, un peu moins « c'est marrant la vie, je vais vous raconter des petites histoires », un peu plus sombre. C'est pas la peine de vouloir faire le fanfaron quand on se sent un peu mélancolique, si le contexte autour est un peu chaud, parce qu'en ce moment, c'est quand même pas... [soupir]

Parce que sur le premier album, tu te sentais plus ludique ou tu t'es « forcé » à être plus ludique ?

Non, sur le premier album, j'étais d'humeur un peu plus naïve, parce que j'avais rien à perdre, je faisais un premier disque, j'en ai rien à foutre, j'ai des histoires marrantes, j'ai des trucs à raconter, je sais quelle ambiance je veux, et je sais que c'était plus ludique de toutes façons. Sur le deuxième, il y a eu 150 dates entre les deux, il y a eu beaucoup de fatigue, beaucoup de discussions avec des maisons de disque, une entrée dans un système que j'avais toujours soigneusement évité, et qu'on ne peut plus éviter au bout d'un moment quand on veut vraiment aller au bout des choses. C'est plus de pression.

Plus engagé politiquement aussi, parce que quand on prend « Nous sommes revenus », par exemple... C'est plus clair qu'avant, politiquement parlant.

Disons que je ne pense pas que ce soit au chanteur de faire de la politique. Ou en tout cas, je ne pense pas qu'il faille écouter les chanteurs si on veut prendre une position politique. Un mec qui s'engage en écoutant Cali ou en écoutant...

Saez ?

Voilà, Saez. Difficile de faire mieux. Bon, je prends Cali, même si Cali c'est mieux que Jacques Brel [rires]. C'est ma nouvelle vanne en ce moment, on m'a beaucoup parlé de Cali parce qu'il est dans la même maison de disques que moi, c'est un mec charmant, qui mérite vraiment le succès qu'il a, parce qu'il a vraiment fait un carton en toute humilité, et moi, on me dit, après, « Vous, vos références, c'est Brel, Brassens, c'est que des gens morts ». Moi je dis, oui, peut être, mais c'est quand même des cadors, c'est vrai que Cali c'est très gentil, mais bon, pour me parler d'amour déçu, je vibre plus en écoutant « Mathilde » de J. Brel que « Je crois que je ne t'aime plus ». Il faut quand même remettre les choses à leur places, entre Benabar et Brassens, il y a quand même 10 millions de km d'écart de qualité et de dimension. Donc ça m'a fait marrer de dire que Cali c'était mieux que Brel. On parlait d'engagement politique. Je

pense que pour s'engager politiquement, faut faire de la politique, vraiment. C'est une action la politique, c'est un engagement réel et un investissement de soi, et c'est pas faire une petite carrière de chanteur et gagner des royalties à la fin de l'année alors qu'on défend la cause du prolétariat. Un chanteur qui cartonne, c'est quand même un mec qui gagne de l'argent en masse, ce qui n'est pas mon cas, mais celui de pas mal des mecs qui ont cartonnés, y compris les plus engagés. C'est pas incompatible mais il faut rester calme, c'est à dire que c'est pas de la politique, c'est de l'opinion, ça reste de petites opinions politiques. En ce qui concerne « Nous sommes revenus », qui est une chanson assez difficile d'accès puisque finalement elle prête à plusieurs interprétations, elle parle du fait qu'à un moment donné dans tous les cycles de l'histoire, les gens finissent par récupérer ce qui leur appartient, c'est à dire la rue, et ça c'est une image qui me plaît, c'est une image que je trouve belle.

Quelle est la part de vécu dans tes albums ?

Bon, c'est difficile de faire un album en étant mort [rires]. Il faut quand même une part de vécu, c'est certain. Après, moi ça m'intéresse pas trop de parler de mon quotidien. Pour tout dire, moi ça m'emmerde, et si ça m'emmerde, je pense que ça a un grand potentiel à faire chier les autres. Moi j'essaye de développer des histoires qui plongent directement soit dans l'absurde, soit dans le tragique, soit dans le léger, mais en tout cas, tout sauf ce qui concerne le quotidien, la chanson d'ameublement. C'est à dire que j'ai pas envie de parler de mon coffre à jouet, j'ai pas envie de parler de mon canapé, j'ai pas envie de parler de la façon dont ma femme est partie un jour

parce que je regardais trop la télé avec ma télécommande [rires]. On se pose toujours la question de l'autobiographie. Je pense qu'elle est toujours plus lointaine : à défaut de concerner des faits de vie, ça concerne un certain état d'esprit, un certain imaginaire, un certain dévoilement de soi, mais au travers de dérivés, de personnages qui sont des inventions, comme un écrivain pourrait le faire. C'est toujours des métaphores de soi. Quand j'écris « Gaspard le nain », au delà d'être un fait de société et d'être quelque chose qui m'a sidéré quand j'en ai entendu parler pour la première fois, je trouvais que c'était une bonne métaphore d'un mec qui veut se lancer dans la chanson, qui est là avec sa guitare, tout petit riquiqui et qui va essayer de mettre ses petites chansons à droite à gauche et de connaître le succès avec ce qu'il sait faire. Finalement, dans la vie, moi ce que je sais faire, ben voilà, j'écris des petites chansons. Bon ben moi, je suis nain, il paraît que ça gagne de la thune de se faire lancer dans les boîtes de nuit, je fais ça ! Donc c'est toujours planqué, mais il y a toujours une partie de dévoilement là dedans, qui peuvent prêter à interprétations, on peut se dire « Là c'est lui ? C'est pas lui ? »... C'est pas très important, mais c'est présent. C'est un dévoilement masqué au travers d'allégories de personnages.

Je pensais à ça parce que le petit chien, avec sa vieille, ça peut être typiquement le genre de voisine que tu peux avoir, qui t'agace à chaque fois que tu sors.

Le truc, c'est qu'entre l'écriture de cette chanson et aujourd'hui, ma situation a bien changée. Aujourd'hui, il y a que des vieux... dans mon immeuble. Alors si je voulais, je pourrais écrire une chanson par jour là dessus, mais ça finirait par me déprimer profondément.

Je pense que dans tous les pays, dans tous les quartiers, dans tous les milieux sociaux, on croise un vieille dame qui plus que son chien pour s'occuper d'elle. Et ça, ça me touche, non pas parce que j'ai envie de me moquer des vieux, mais parce que derrière ça y a un manque de tendresse, d'affection caractérisée, et ça c'est intéressant. Finalement, toutes ces chansons là, quelle que soit les chemins par lesquelles on y arrive, c'est pour arriver à de la tendresse, à parler de détresse.

De toutes façons, cette chanson, si on l'écoute bien, elle est pas moqueuse. Elle fait un peu penser aux documentaires Strip-Tease.

Ouais, c'est exactement ça, complètement documentaire ! Je sais pas si vous avez vu le clip ? (on voit un chien se faire toiletter). C'est une vraie séance de toilettage, tournée un peu à la Strip-Tease en trois minutes.

C'est une vraie vieille qui a été filmée à l'arrache, elle arrive, elle dépose son chien on voit tout le processus du toilettage, et quand elle revient, elle a aussi été chez le coiffeur et du coup, elle est bien coiffée et tout, elle s'est fait belle en même temps que son chien, sans doute pour aller voir de la famille en province, bien pomponnée avec le clébard, et c'est vraiment documentaire.

On va parler un peu de ta tournée après l'homme du moment, est ce que ça s'est bien passé ? De bons retours ?

Je crois que les retours sont assez bons. Les gens qui n'ont pas été convaincus par l'album et qui ont pris le temps de venir sur scène sont repartis avec la banane, avec vraiment quelque chose de positif en eux. Les salles sont pleines.

Je pense que pour parler d'une tournée, il y a deux critères : est ce qu'il y a des gens dans les salles, et est ce qu'ils sont content en repartant. Et là, les deux conditions sont assez réunies et pour l'instant, je suis très content.

La Cigale, c'était sans doute la plus grosse date de la tournée.

Oui

Comment s'est fait la rencontre et l'intro avec Mezrahi?

En fait, j'ai été nommé au prix Constantin en 2003, qui est une sorte de fausse Victoire de la Musique, un prix de maison de disque un peu à deux francs, que les maisons de disque ont monté pour continuer à faire parler des artistes qu'ils voulaient développer hors Star-Academy, et pour montrer la diversité de ce qu'ils étaient capables de produire, et il y avait 10 artistes (Mickey 3D, Malia,...) assez différents, les uns des autres avec un gagnant. Et c'était Nagui qui présentait, et il vient me voir avec son téléphone en me disant « Tiens, y a quelqu'un qui veut te parler » et là, au bout du fil, j'entend « Oui, bonjour, c'est Raphaël Mezrahi » et moi je me dis « Putain, pourquoi une blague maintenant, je suis déjà assez stressé comme ça, il veut me faire une fausse interview à la con... » et il me dit -mais vraiment avec la même voix, le même ton que celui qu'il peut avoir dans ses interview- « Ecoutez, je suis fan de vous, j'ai tous vos disques, je suis vraiment content que vous soyez nommé, là je suis à Versailles, et j'ai envie de venir vous voir. » Moi je dis « Ecoutez, je sais que c'est une blague, ça va, c'est pas la peine » et il me répond « Non, non, je vous assure » donc je lui dit « Ben venez... » Et 20 minutes après, le mec était là. Je sais pas comment il a fait Versailles Paris 9 en 20 minutes, mais le mec s'est pointé, on a

sympathisé et on est vraiment devenu potes, et il est fan. C'est le seul VIP de la télé qui a accroché, parce que généralement, les mecs de la télé, ça les intéresse plus trop, a part les mecs qui ont déjà vendu 600 000 ou des gars qui font du R'n'B ils s'intéressent pas trop au chanteurs néoréalistes d'après guerre... Pour la Cigale, je lui ai proposé de venir. Le coup de commencer par la fin, c'est un truc qu'on fait d'habitude avec Nicolas, le metteur en scène, mais là je trouvais sympa que ce soit Mezrahi qui le fasse, et donc il a accepté et c'était marrant.

Des projets à venir ?

Ben moi, dans les moments où j'ai rien à faire, je continues toujours à écrire, j'ai envie de faire un autre album, et de prendre le temps de le faire. D'expérimenter de nouvelles choses, je suis fan de Hip-Hop, je pense pas me lancer la dedans, mais je voudrais écrire des chansons avec plus de flow et peut être une musique un petit peu plus gonflée, un peu moins « chanson néoréaliste d'après guerre » donc, j'ai des envies musicales un peu nouvelles. Avec mes musiciens on réfléchit à des nouvelles choses. Et puis, ben c'est un cycle infernal, essayer de faire un album pas trop pourri, qui marche bien et qui permette de tourner. La après la tournée, je pense que je vais m'arrêter un petit peu, pas d'écrire, mais en tout cas arrêter un peu, me faire un peu oublier. Là ça va, ça fait deux ans que j'arrête pas de faire chier les gens [rires]... Faut aussi se reposer, se recueillir un peu, pour trouver de nouvelles idées, de nouvelles choses et revenir Et puis après, écrire mes mémoires et mourir. Bon, je vais peut être pas faire ça pendant 40 ans non plus. Y a des mecs qui ont 50 ans de chansons derrière eux, qui arrivent en déambulateur sur scène, ça va quoi.

On capte une différence d'ambiance entre la scène et le studio.

Parce que c'est pas le même endroit. C'est pas la peine d'arriver en studio et d'essayer de mettre le dawa. Un studio c'est un truc où on est enfermé, plongé dans l'intimité de ses chansons, tous les musiciens font un peu la gueule parce qu'ils se demandent s'ils vont faire une bonne performance. On est dans le noir, y a pas de fenêtre, pas de lumière, donc moi j'ai arrêté de faire des liens entre la scène et le studio... c'est à dire que c'est deux ambiances différentes c'est pas le même endroit, l'album c'est plus froid. Et puis j'étais d'humeur plus froide. J'aurais fait quelque chose de plus chaleureux, même dans le noir, si j'avais été d'humeur plus chaleureuse a ce moment là. J'en avais ni l'envie ni les moyens, et je me suis adapté a mon humeur, et je trouve ça intéressant

pour les gens qui aime bien de ressentir cette différence là. Finalement quand un mec fait la même chose sur scène et en studio on se fait chier, ça sert a rien. Au lieu d'être peinard dans ton salon, t'es là et tu te fais chier, t'as mis 2h30 a te garer et tout... Faut comprendre les différences d'endroit et les différences d'ambiance, s'adapter et assumer le fait que tu sois plus froid a certains moments et plus chaud à d'autres. Le soir, tu mets un costard pour aller devant des gens, heureusement que t'es chaleureux et de bonne humeur... D'ailleurs, je l'ai fait y a pas longtemps, c'était marrant. J'étais de mauvaise humeur, je devais jouer en solo dans un festival organisé par Mathieu Chedid, et sur le ton de l'humour, je suis arrivé devant les gens et comme c'était le lendemain de la Cigale, j'étais claqué, et je leur dit « Ecoutez moi, je vous le dis clairement, je suis claqué, je vous ai pas demandé comment ça allait parce que j'estime que vous êtes assez grand pour savoir comment vous allez. Je

“Le disque c'est un produit dérivé pour moi”.

sais, qu'au début ça fait une impression désagréable, je pense que c'est l'impression que ça va vous faire à l'arrivée aussi » Donc on peut utiliser cette méthode là, mais à mon avis elle est dangereuse, faut vraiment qu'on sente un certain second degré. Si t'es vraiment de mauvais poil et que tu le dis vraiment au gens, et que les gens te connaissent pas en plus, ça donne « Allez, vas-y casse toi tout de suite... ou plutôt, non, moi je vais me casser je crois » c'est ça que se dit le mec dans la salle...

Surtout qu'un festival organisé par Matthieu Chedid, on s'attend plutôt à un truc rigolo.

Ouais, on peut dire ça, c'était rigolo, mais assez profond. Ca va loin quand même dans l'onirique, c'est coloré. C'est ambiencé. Et en même temps, c'était marrant de faire ça, parce que c'était un festival organisé par -M- donc ils avaient tous leurs petits cœurs sur eux, y a un cotés un peu « Le prisonnier ». T'es dans un site fermé, t'as tout le monde avec son petit cœur, y avait le coté numéro 1, numéro 2, numéro 6... Donc tous avec leurs petits cœurs, voilà, on sait que vous allez bien, donc moi je vais pas vous demander si ça va, et si vous êtes pas content, cassez vous ! Mais c'était pour rire, et les gens sont resté. Bon, après, j'ai chanté ma chanson et je leur ai dit “ Bon, pendant toute la chanson, je me suis demandé si j'avais pas été un peu loin, et en fait euh... en fait non.” [rires] Fallait aller au bout de la blague. Sinon, c'était super sympa, Mathieu, c'est quelqu'un d'extraordinaire, en plus, c'était la classe, il y avait Seb Martel qui était là, et beaucoup de très bons musiciens qui pourrait se la péter beaucoup plus que ça par rapport a leur niveau de renommée.



Le Concert

à la Cigale, le 12 mai dernier

Alexis HK en live, c'est bien plus qu'un concert, c'est un vrai spectacle.

Et pour un premier concert assis, je n'ai pas été déçu, La Cigale étant une salle bien sonorisée, et confortable comme il faut.

On commence par une première partie qui nous met dans l'ambiance, le quartet des Joyeux Urbains, réduit à un trio pour cette fois. Une formation acoustique bourrée d'humour, dont on ne manquera pas de parler dans un futur proche.

Vient le tour de notre vedette du jour, Alexis HK. Il commence par un morceau tout calme. On pense : « C'est bizarre qu'il commence par un morceau tout doux, dur de mettre de l'ambiance comme ça... ».

Il sort de scène et arrive Raphaël Mezzraï : « Ca y est, le concert est fini, vous pouvez partir maintenant. Non ? » Puis un petit speech assez marrant, et le groupe revient s'installer sur scène, raconté, comme si c'était un flash-back. Et le « vrai » premier morceau arrive : « Nous sommes revenus... » Voilà un des morceaux qui bouge bien de son répertoire. Un costume de scène, le costard-cravate coupé bizarrement, qui lui donne un air mal à l'aise sur scène, dont on se demande souvent s'il est calculé ou non, car on voit rapidement qu'il est gêné par les applaudissements trop fournis.

Entre chaque chanson, une petite histoire, un mot pour rire ce qui fonctionne très bien, mais qui ont l'air parfois calculé. Un moyen de se mettre à l'aise peut-être.

Musicalement parlant, maintenant, on peut dire que notre Alexis sait faire de la musique : Des arrangements différents de l'album pour presque tous les morceaux, avec des mélanges d'instruments originaux (flûtes et accordéon par exemple). Une voix à tomber qui sait tout chanter, et on s'en aperçoit d'autant plus lorsqu'il chante Norvège, il est rejoint

par Silje (la norvégienne).

Les reprises qu'il fait, parfois avec humour, parfois sérieusement, montrent qu'il sait toucher à tous les styles : entre une reprise de Diam's en norvégien (par Silje – vous savez qui c'est maintenant) et de Like a Virgin en français, Georges Bradonna (fils de Georges Brassens et de Madonna.) mais aussi du rap avec « Nouveau Western » de MC Solaar. Il sait placer des guitares bien lourdes de rock, et en fin de concert, ses musiciens jouent même de la techno, avec une batterie, une basse et un accordéon...

On regrettera peut-être, là aussi (à cause des Joyeux Urbains), l'absence de Peyo, le batteur, remplacé par le percussionniste.

Des rappels qui n'en finissent plus nous mènent à la fin du concert où il reprend la toute première chanson. Un des plus beaux moments du concert se produit à ce moment là : le micro se coupe (problème technique) et on entend toute la salle qui reprend en cœur le titre qu'il chantait. Un extraordinaire moment d'émotion, tant pour le public que pour lui.

Un très bon moment, donc, que nous avons passé avec lui, et qu'il qualifie lui même au cours du concert de « mimique, sismique et orgasmique, mais en toute simplicité ».

*Toutes les photos et les vidéos
du concert sont sur le site !*



L'Homme

du Moment

Le CD

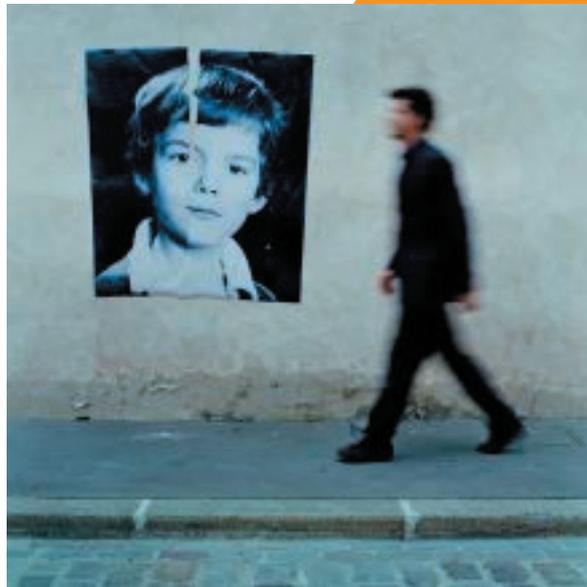
On vous a beaucoup parlé du monsieur, de son attitude scénique, peut-être est-il temps de vous parler de sa musique, et de voir ce que vaut ce deuxième album du «chanteur néoréaliste d'après-guerre».

Résumer l'album est une difficile mission, tant Alexis HK est versatile sur ce second album : de la pure chanson française, inspirée par Brel, voire reprenant Brassens (avec «le Grand Pan») après lui avoir rendu hommage dans «Le Veuf», au rock à guitare («Nous sommes revenus») en passant par le jazz, tout y passe, avec, il faut l'avouer, pas mal de succès.

Point de vue paroles, on remarquera sans difficulté la différence de ton, par rapport au précédent opus : les personnages se sont assagis, et sont largement moins farfelus : exit Gaspard le nain volant, bienvenue à la Femme aux Mille Amants et au travesti à la démarche bizarre : résultat, l'album est plutôt froid, malgré une touche jazzy omniprésente, voire angoissant : Alexis HK porte un regard plus que noir sur le monde, un petit côté «C'était mieux avant» qui pourra en énerver certains, les autres parleront plutôt de mélancolie.

Musicalement parlant, il est difficile de faire un quelconque reproche à l'album : HK assume ses références, mais sait les moderniser. Si l'accordéon est présent sur une grande partie de l'album, il ne paraît jamais musette, et sait se marier avec la guitare, dis-

tordue ou non. Les arrangements sont à la hauteur, cédant parfois à quelques effets de mode, du genre sample de discours dans «Nous sommes revenus», mais sont loin de tomber dans la facilité, il suffit de voir les crédits à chaque chanson pour s'en convaincre : près d'une dizaine de musiciens pour chacune d'elles, certains instruments ne sont là parfois que pour un seul morceau ! En parlant de crédits, on pourra noter la présence en guest-star de Seb Martel à la guitare sur «Norvège».



Conclusion : Alexis HK signe ici un album plutôt réussi, très éclectique, peut-être un peu tourné vers le passé, un peu sombre. La faute à un manque de temps, selon le principal intéressé. On veut bien le croire, le bonhomme a l'air plutôt perfectionniste quand on voit la qualité de la production et la certaine complexité des arrangements. Il nous a affirmé vouloir aller vers un style plus funky, et ce sera avec impatience que nous attendrons ce prochain opus.

Dossier réalisé par Fook et Sly



VIVE LA FÊTE

Voilà un OVNI dans le paysage musical francophone : une fille, Els Pynoo, et un mec Danny Mommens, également bassiste de la formation belge art-pop dEUS. Ensemble ils forment Vive la Fête en 1997 : ils disent faire de la kitsch pop.

Késako ? L'étiquette est un peu floue, un peu pompeuse aussi. Le style a été inventé dans un but précis, les premiers titres ont été enregistrés dans le même but : la musique de Vive la Fête a été conçue pour le sexe. What?! Oui, oui, Els et Danny ont composé leurs chansons pour pouvoir faire l'amour dessus par la suite, du «bedroom material». C'est tentant, mais ça ne vous dit toujours pas ce que c'est, j'y viens tout de suite. Le kitsch pop, c'est un mélange de Cold Wave tout droit venue des années 80, de synthés pop du début des années 90 et une attitude résolument glam, sex, drugs & rock'n'roll. Ajoutez la voix d'Els, légèrement teintée d'un accent flamand qui saura en charmer plus d'un, et de temps en temps celle de Danny. Le cocktail ne s'apprécie pas toujours à la première gorgée : le décalage entre le côté coldwave de la musique, plutôt sombre et les paroles plutôt fofolles -« Moi je dis vive la fête, oui c'est excentrique »- peut laisser un léger goût d'incompréhension. L'ensemble de leur musique est assez «joyeuse» d'ailleurs, ce qui finit par être marginal dans ces années où la mode est aux paroles sombres. Mais il faut savoir vider son verre : on s'habitue vite, on peut même devenir accro. Des titres comme « Noir Désir » sont absolument imparables, des « tubes » en puissance qui vous feront vous égosiller en chantant à tue tête « C'est la maaaanie » et qui vous donne-



ront des crampes à force de danser. Evidemment, il y a toujours des allergiques à la voix d'Els, et c'est pour cette raison que je ne vous recommande pas de foncer chez votre disquaire acheter leurs trois albums. Parcourez plutôt leur site ouèbe, il regorge de clips live et d'extraits des singles (en général une trentaine de secondes).

Sly

COLLATERAL

vous recommande :

Nuit Blanche
Attaque Surprise



Ce numéro 1 de votre e-zine préféré (qui sait rester modeste, comme vous pouvez le constater) se termine ici. Encore une fois, vous pourrez retrouver dès lundi soir l'intégralité des bonus qui vont avec ce numéro pour un plaisir qui dure encore plus longtemps, comme les préservatifs. Vous aurez ainsi le loisir d'écouter l'interview d'Alexis HK dans son intégralité, de voir une petite vidéo du concert et quelques photos.

Le tout bien sûr accompagné des liens vers les sites officiels des artistes.

On clôture ce numéro avec la connerie musicale de ces deux semaines : la musique d'accompagnement du dernier «Doc de Choc» sur M6 était Kylie Minogue, alors que ce doc était consacré à la lingerie et aux seins... (Pour rappel, elle vient de se faire diagnostiquer un cancer du sein).
La classe ultime, quoi...

Sur ce, à dans deux semaines pour de nouvelles découvertes !

Sly

Collateral : l'e-zine de toutes les musiques actuelles

Staff :

Sly (mise en page, chroniques)
Foolk (chroniques, photos)
Adrien (chroniques)

Site Internet

<http://collateral.ezine.free.fr>

Nous contacter :

collateral.ezine@gmail.com